



**HAL**  
open science

## “ Donjons et dragons : Perceforest et ses fondations ”

Christine Ferlampin-Acher

### ► To cite this version:

Christine Ferlampin-Acher. “ Donjons et dragons : Perceforest et ses fondations ”. M. Coumert et H. Tétrel (dir.). Histoires des Breagnes. 1. Les mythes fondateurs, CRBC, p. 135-152, 2010. hal-01846260

**HAL Id: hal-01846260**

**<https://hal.science/hal-01846260v1>**

Submitted on 21 Jul 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'épisode des dragons qui se battent sous la tour de Vertigier est bien connu des arthuriens<sup>1</sup>. Il s'enracine dans une tradition attestée par le pseudo-Nennius qui raconte comment le tyran Gorthigirn, voulant bâtir une forteresse dans le Nord de la Cambrie, voit chaque nuit les matériaux de construction disparaître. Interrogés, ses magiciens lui conseillent de verser sur le sol le sang d'un enfant sans père. Le jeune Ambrosius, identifié comme étant cet enfant, explique que sous le sol se trouve dans une nappe d'eau une grande conque, avec un pavillon au milieu duquel sont enveloppés deux serpents (*vermes*) endormis, l'un rouge, l'autre blanc : réveillés ces créatures se battent jusqu'à ce que le blanc soit chassé. Merlin explique que le lac est l'image du monde, le pavillon le royaume de Guortigern, le serpent rouge son étendard, le blanc, celui du peuple qui a conquis la Bretagne. Indifférent aux appels à la conversion de saint Germain, le tyran périra dans sa forteresse du Dyfed à l'extrême ouest du Pays de Galles, incendiée par un feu descendu du ciel. (I. II, chapitre 42<sup>2</sup>). Sans qu'il soit possible ici de reconstituer l'archéologie du motif des dragons se battant sous une tour et empêchant son édification<sup>3</sup>, notons simplement qu'on le retrouve chez Geoffroy de Monmouth et Wace avant que le *Merlin* de Robert de Boron n'assure son intégration dans le cycle du *Lancelot Graal*.

D'autres motifs placent la geste arthurienne sous le signe du dragon. Le nom d'Uther Pendragon, signifiant « chef des chef » (*pen* et *dragwn*) en gallois, est associé au dragon par un de ces jeux étymologiques dont les auteurs médiévaux, à la suite d'Isidore de Séville, sont friands<sup>4</sup>. Geoffroy de Monmouth explique que Pendragon signifie « caput draconis » : Uter a adjoint ce qualificatif à son nom depuis qu'une comète en forme de dragon a préfiguré, d'après Merlin, sa gloire et celle de son fils ; selon *l'Historia Regum Britanniae*, un dragon est gravé

---

<sup>1</sup> Sur le dragon et le début de la royauté arthurienne, voir C. Girbea, « Du dragon au perroquet : les débuts de la royauté arthurienne entre la corne et la plume », dans *La corne et la plume au Moyen Âge*, à paraître aux Presses Universitaires de Rennes, sous la direction de F. Pomel.

<sup>2</sup> Voir E. Faral, *La légende arthurienne. Etudes et documents*, Paris, Champion, 1929, t. III, p. 31-33.

<sup>3</sup> Cet épisode a certainement un fondement mythique : on y reconnaît le thème de l'affrontement des deux dragons aux calendes de l'été, que l'on trouve par exemple dans le roman gallois de *Llud et Llevelys* qui explique que chaque premier mai le dragon de l'île est attaqué par un dragon étranger. Voir N. Stalmans, *Les Affrontements des calendes d'été dans les légendes celtiques*, Bruxelles, Société Belge d'études celtiques, 1995. Voir Ph. Walter, *Le devin maudit*, Grenoble, Ellug, 1999, p. 22. On notera que le mois de mai revient de façon récurrente dans l'épisode des dragons de *Perceforest* (livre IV, éd. G. Roussineau, Genève, Droz, 1989, p. 1019).

<sup>4</sup> Voir M. Aurell, *La légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 48.

sur le casque d'Arthur (§147) et son gonfanon s'orne d'un dragon d'or en souvenir de l'étoile qui a prophétisé le succès de son père<sup>5</sup>.

Lorsqu'au XVe siècle un auteur imagine une préhistoire au monde arthurien dans le roman de *Perceforest*, il ne peut éviter d'inventer une origine aux dragons fondateurs. Si l'épisode du combat entre les deux monstres avait certainement pour Geoffroy et ses contemporains une signification politique codée<sup>6</sup>, si les lectures politiques se retrouvent tout au long du Moyen Âge<sup>7</sup>, si l'épisode est certainement l'un des plus connus de la geste merlinienne, on ne s'étonnera guère de retrouver dans *Perceforest* à la fois un enjeu littéraire, sur le mode de la réécriture qui préfigure par analogie, et un enjeu politique (en donnant à ce terme un sens large), l'auteur accaparant l'imaginaire arthurien pour promouvoir l'espace bourguignon.

### I. Inventer une préhistoire aux dragons du donjon de Vertigier

Le livre IV de *Perceforest* raconte la destruction de la *Bretagne* par les Romains : au rythme de Fortune, un renouveau s'amorce dans les derniers épisodes du volume. Ourseau, le fils de la Reine Fée et de Gadifer le roi d'Ecosse, est appelé à faire chevalier un jeune homme inconnu, que personne d'autre ne peut adouber. Ce héros sans nom, appelé Chevalier Aventureux, Merveilleux, Faé, se révèle fils de la Reine d'Irlande Flamine, l'ancêtre d'Iseult : il se nomme Galafur, et préfigure, sans que cela soit explicite, le Galaad du *Lancelot Graal* (p. 978)<sup>8</sup>. Sara, la déesse des Songes, lui envoie un rêve que confirme peu après une inscription sur le Perron Merveilleux, au sujet d'une épée qui ne pourra être ôtée de ce *perron* que par *le chief du lignaige Perceforest* (p. 1017-1019). Au soir, arrive de la forêt un chevalier conduisant deux dragons par un anneau et des chaînes qu'il accroche à un *crocq* sur le Perron Merveilleux. Une troupe de demoiselles, sorties de la forêt, enjoint aux chevaliers d'aller libérer ces dragons dont la présence leur masque la vue du Perron. Plusieurs chevaliers échouent. Galafur, qui s'est fait voler son épée, est désarmé quand vient son tour de tenter l'épreuve. Arrive une demoiselle portant une superbe épée. Un chevalier doit se saisir de cette arme, l'utiliser pour couper les chaînes des dragons, l'épée restera ensuite fichée dans le perron: la messagère emmènera alors les deux monstres *en tel lieu qu'ilz ne seront veus tant que le chief du lignaige Estonné y monstera sa science* (p. 1121). Une tête prophétique

---

<sup>5</sup> Voir J. Tatlock, *The legendary History of Britain*, Berkeley, 1950, p. 322, cité par M. Aurell, *op. cit.*, p. 136.

<sup>6</sup> Voir C. Daniel, *Les prophéties de Merlin et la culture politique (XIIe-XVIe siècle)*, Brepols, Turnhout, 2008, p. 22-ss.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 159. Voir aussi p. 385-386.

explique à Galafur que l'épée qui lui a été dérobée est celle qui blessera le roi Mehaigné (p. 1123) et lui annonce que l'épée du perron ne sera tirée que par le futur roi de Bretagne qui conquerra *maint país*. Galafur réussit à saisir l'épée tenue par la demoiselle et à libérer les dragons : l'arme reste fichée dans le *perron*. A l'extrême fin du livre, on apprend que Perceforest, l'ancien roi d'Angleterre, a eu un fils, mort sans héritier, et une fille, Bethoine, mariée à Remanant de Joie, qui descend d'Alexandre le Grand et de Sebille, une enchanteresse<sup>9</sup>. Il faut un roi à l'Angleterre: ce sera celui qui a délivré les dragons et il épousera la fille de Bethoine. Le livre IV se clôt donc sur la promesse d'une restauration dynastique. L'auteur invente donc une préhistoire à l'épée du coup douloureux, à celle qu'Arthur retirera du perron merveilleux, et aux dragons de Vertigier, tandis que des prolepses annoncent la généalogie d'Iseult et que le *chief du lignaige Estonné* ne peut être que Merlin, qui descend de Passelion, le fils d'Estonné.

Le livre V, conservé dans un seul manuscrit acéphale, s'ouvre sur Galafur qui, poursuivant la demoiselle, voit *les deux dragons voler en l'aer qui jectoient telle clarté qu'il les voyoit long de lui tres bien une lieue d'Angleterre*<sup>10</sup>. Suivant à la fois les traces du cheval de la demoiselle et les dragons, le chevalier parvient après une nuit de chevauchée, à l'aube, près d'une *fontaine*. Sa monture, assoiffée, se couche dans l'eau avec son cavalier qui n'a d'autre ressource que de se jeter dans la boue. Ayant eu très chaud du fait de sa course, Galafur, mouillé, se met à trembler dans l'aube glaciale. Une vieille femme l'invite chez elle : il s'endort et la demoiselle aux dragons lui apparaît dans un songe (f. 2), lui enjoignant de la suivre. Au réveil, l'hôtesse lui confirme avoir vu la *pucelle*. La poursuite reprend. *Sus le soir, il (Galafur) s'enbati sus ung merveilleux palus* qui a deux lieues de tour, près d'une montagne. Ayant gravi celle-ci, le chevalier voit en contrebas une fosse, un homme à la tête *huree* et des ouvriers qui recouvrent la cavité jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un trou de quatre pieds de côtés : la tête contraint les dragons à y entrer ; un homme bouche la fosse avec une lame de pierre et *le maistre aux .II. dragons* ordonne aux monstres : « *Demourez en ceste cave et gardez que roy, ducques, comte ne face fonder tour ne chastel par dessus vous car vous seriez en plus forte prison mis* » (f. 4). Longeant la rivière, le chevalier retrouve la tête prophétique, qui lui explique la *seigniffiance des deux dragons* ; il lui révèle l'origine de l'épée qui a servi à couper les chaînes des dragons et lui explique que les ceux-ci annoncent l'honneur du lignage

---

<sup>8</sup> Les références concernent l'édition de G. Roussineau citée dans la note 3.

<sup>9</sup> Sur ce personnage, voir C. Ferlampin-Acher, «Sebille prophétesse et maternelle: du monde antique au monde arthurien dans *Perceforest*», dans *La Sibylle, parole et représentation*, éd. M. Bouquet et F. Morzadec, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p.211-225.

<sup>10</sup> Le livre V est inédit. Les citations s'appuient sur le manuscrit fr. 3492 de la Bibliothèque de l'Arsenal.

d'Estonné et du *chief de son lignage (...) car des son enfance sera premierement esprouvee sus lui sa science* (f. 5v-6). L'épée qui a permis couper les chaînes des deux dragons est celle qui se trouvait dans les mains du Dieu des Désiriers et que la demoiselle a seule pu ôter : c'est cette demoiselle que, selon la Reine Fée, Galafur doit épouser. Celui-ci, sous couvert d'anonymat, a résumé l'aventure du Perron à son hôtesse, ce qui permet le lien entre les livres IV et V. Par la suite, il épouse la demoiselle au deux Dragons, qui est la descendante d'Alexandre et de Sibille ; l'Angleterre retrouve un roi et la prospérité. La double mention, dans le livre IV et dans le livre V du descendant d'Estonné, dans lequel on reconnaît Merlin, tend à désigner celui-ci, sans que son nom soit prononcé (comme souvent dans *Perceforest* qui joue volontiers sur l'implicite), comme horizon de cette construction originale.

La reprise que fait *Perceforest* du motif des dragons que l'on retrouvera enterré sous la tour de Vertigier est donc syncrétique : l'épée tirée par Arthur est rapprochée de l'aventure des dragons, ce qui met sur le même plan l'épreuve d'élection royale et celle qui révèle le devin ; l'épée du coup félon et celle d'Arthur passent toutes deux entre les mains de Galafur. Sans souci de la chronologie arthurienne et sans rappeler l'étrange et discutabile conception d'Arthur, l'auteur de *Perceforest* concentre en un lieu et un temps le futur breton dans ce qu'il a de plus glorieux. L'impression de confusion qui se dégage à la lecture autour des épées, dédoublées dans l'épisode où se rencontrent à la fois l'épée du perron d'Arthur et celle du coup félon, n'est pas tant une faiblesse que le reflet (conscient ou non) des imbroglios créés par la complexité de la tradition arthurienne autour du motif de l'épée<sup>11</sup> et la conséquence de la pulsion syncrétique de l'auteur.

## I. Les dragons et le devin

Jeanne Lods jugeait certes sévèrement cet épisode : « nous sentons l'auteur embarrassé dans une invention laborieuse, il surcharge l'histoire d'aventures obscures » (p. 58) ; « l'auteur de *Perceforest* s'est-il méfié de sa propre imagination ? A-t-il voulu ajouter à son récit le prestige d'un thème traditionnel sans sacrifier ses propres inventions, étranges ou gracieuses, mais à coup sûr moins nobles ? En tout cas, il s'est montré là un imitateur maladroit, faisant entrer de force dans son livre des traits trouvés ailleurs et qui semblent mal assimilés. C'est le seul

---

<sup>11</sup> Voir H. Bouget, « L'épée brisée : métaphore et clef de l'énigme dans les *Continuations* de Perceval », dans *Les clefs des textes médiévaux. Pouvoir, savoir et interprétation*, textes réunis par F. Pomel, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 193-ss.

endroit où le fait se produise » (p. 59-60)<sup>12</sup>. Pourquoi l'auteur aurait-il failli en cet unique endroit, à une place stratégique dans son œuvre, en cette jonction des livres IV et V où se joue, cruciale, la reconstruction anglaise?

Notons d'abord que, contrairement à de nombreux motifs arthuriens, celui des dragons sous la tour n'a pas été souvent repris, peut-être parce que, fondateur, il est trop étroitement lié à Arthur et à ses origines pour pouvoir être transposé. A ce titre, l'auteur de *Perceforest*, comme en bien d'autres occasions, fait preuve d'ambition. D'autre part, les éléments repris sont trop largement attestés pour pouvoir être rattachés à une source précise, Geoffroy, Wace, ou Robert de Boron : c'est plus une matière qu'une œuvre qui est l'objet d'une réécriture.

Deux différences doivent cependant être soulignées en ce qui concerne les dragons. D'une part l'auteur du XVe siècle a réduit l'opposition chromatique entre le dragon roux et le dragon blanc, et il n'a pas retenu l'interprétation symbolique de ces couleurs (interprétation qui a varié au fil des reprises, mais qui toujours oppose une figure du Bien à une figure du Mal). Dans le livre IV, il est question de deux dragons, *l'un rouge, l'autre blancq, mais telle clarté jectoient que toute la place en reflamboient* (p. 1118). De même que la Beste Glatissant est noyée de lumière, de même la différence entre les deux dragons se résout dans un éblouissement lumineux qui dématérialise les monstres, les libère de toute rousseur inquiétante<sup>13</sup> et bloque l'opposition symbolique entre l'un et l'autre. La poursuite qui ouvre le livre V souligne surtout leur luminosité qui guide le héros, marquée à ce titre positivement, tandis que s'estompe peu à peu la dimension ignée plus inquiétante.

Cette valorisation des dragons s'explique par le fait qu'ils ne sont plus le symbole des conflits à venir : c'est peut-être pour cela qu'il est question d'une lame unique qui les recouvre (l. V, f. 5) et non de deux, comme chez Robert de Boron<sup>14</sup>. La mise à l'écart de Vertigier, l'usurpateur, va de même dans le sens d'un apaisement. L'épisode de *Perceforest* annonce Merlin et sa science, sans pour autant mentionner Vertigier le félon et sa tour promise à la ruine. Plus loin dans le livre VI, il sera question de Wortigerus, assassin de Constant comme chez Geoffroy de Monmouth, mais rien ne sera dit alors de l'épisode de la tour. La dissociation de l'annonce des dragons et de Merlin d'une part, et de l'usurpateur assassin d'autre part, fait de Wortigerus un accident de l'histoire, sans grande importance :

---

<sup>12</sup> *Le Roman de Perceforest*, Genève Lille, Droz Giard, 1951.

<sup>13</sup> Sur la tendance des monstres, en particulier la Beste Glatissant, à se dématérialiser dans un éclat de lumière, voir C. Ferlampin-Acher, «Le monstre dans les romans des XIIIème et XIVème siècles», dans *Ecriture et modes de pensée au Moyen Age (VIIIème-XVème siècles)*, études rassemblées par D. Boutet et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1993, p. 69-90 et «La peur du monstre dans le roman médiéval», dans *Travaux de littérature*, t. XVII, 2004, p. 119-134. Le dragon *rous* de Robert de Boron (p. 115) est devenu *rouge* dans *Perceforest*.

l'épisode fondateur de la tour a d'autant moins à voir avec ce héros qui n'est qu'un usurpateur assassin, que ce triste sire est déplacé vers le IIe siècle et qu'il est éloigné d'Arthur. Ce déplacement et cet isolement de Vertigier contribue, comme la luminosité des dragons qui par ailleurs ne se battent pas, à suggérer une vision apaisée des origines arthuriennes. D'ailleurs, plus que la naissance d'Arthur, problématique, c'est son intronisation lors de l'épreuve de l'épée qui est associée aux dragons.

On ne s'étonnera pas dans cette perspective de la relecture qui est donnée de Merlin, fils dans *Perceforest* de Mimienne et de Crudel, sans que soit mentionnée une quelconque intervention diabolique, ce que confirment les prophéties liées à l'aventure des dragons, qui à chaque fois annoncent la *science* non d'un fils du diable, mais d'un descendant d'Estonné, le très (trop) humain. L'épisode me semble essentiel dans le projet de l'auteur de valoriser sans ambiguïté les fondements arthuriens : dans *Perceforest* point d'incubes douteux, point de sabbats inquiétants<sup>15</sup>.

Les dragons n'annoncent donc pas les querelles pour le pouvoir, mais la gloire de Pendragon et d'Arthur. Le dragon de la discorde, de l'usurpation, de l'invasion, est détrôné par le dragon emblématique du roi des Bretons. De fait, le maître aux deux dragons recommandent à ceux-ci d'éviter que ne soit fondé un château au dessus d'eux, sous peine d'être *en plus forte prison* mais il n'annonce en aucun cas une guerre : tout tourne autour du *roy qui tirera l'espee* (l. V, f. 5v).

Deux autres éléments intriguent le lecteur dans cette reprise du motif des dragons fondateurs : d'une part, le fait qu'ils volent ; d'autre part la tête prophétique qui se manifeste à plusieurs reprises.

En ce qui concerne les dragons, on aurait pu s'attendre à les voir sortir d'une caverne. Cependant les dragons ne sont pas toujours chtoniens, et ils ont fréquemment au Moyen Âge une dimension astrologique<sup>16</sup> qui les associe logiquement au ciel (comme on le voit chez Geoffroy de Monmouth où il est question d'une étoile dans le ciel qui prend la forme d'un dragon). La dimension prophétique de l'épisode dans *Perceforest* a pu favoriser le transfert dans les airs, par analogie avec le signe céleste de Geoffroy, devenu véritable dragon chez

---

<sup>14</sup> Ed. A. Micha, *Merlin*, Genève, Droz, 1979, p. 113.

<sup>15</sup> Voir Ch. Ferlampin-Acher, « Incorporer les esprits : le *luiton* Zéphir et *Mélusine* », à paraître dans le volume *Doxa. Études sur les formes et la construction de la croyance*, études réunies par P. Hummel, parution 2010 et « Le sabbat de *vieilles barbues* dans *Perceforest* », dans *Le Moyen Age*, t. 99, 1993, p. 471-504.

<sup>16</sup> Voir la note 190 de Martin Aurell, *La légende du roi Arthur*, p. 553, qui cite J. P. Boudet, *Le recueil des plus célèbres astrologues de Simon de Phares*, Paris, 1999, t. 2, p. 372.

Robert de Boron<sup>17</sup>, voire avec la bannière d’Uter, flottant elle aussi au vent. Ces dragons peuvent préfigurer celui qui après la bataille de Salesbières apparaît dans le ciel pour annoncer la mort de Pandragon. Un autre dragon volant a pu servir de prototype, dans la même logique : dans le *Brut* de Wace, Arthur rêve qu’un ours volant affronte dans les airs un dragon venu d’Occident, qui le terrasse ; la suite du récit assimile le dragon à Arthur et l’ours, au géant du mont saint Michel<sup>18</sup>. Ce n’est donc pas tant leur caractère aérien que leur nombre qui distingue les dragons volants de *Perceforest* de leurs homologues arthuriens : cet appariement peut cependant s’expliquer par la nécessité d’inventer une origine aux deux dragons de la tour. Ainsi les deux dragons volants résultent du croisement des deux dragons enterrés sous la tour et du dragon unique volant.

Il me semble par ailleurs que deux autres modèles, Cérès et Médée, ont pu influencer notre auteur, qui aurait retenu l’idée de deux dragons aériens emmenant une femme dans les airs, en laissant de côté le char : comme souvent dans *Perceforest* la polysémie merveilleuse des motifs résultent de la superposition des modèles<sup>19</sup>. La Cérès antique se déplace dans les airs sur un char tiré par deux dragons : or la Sara de *Perceforest* –sous l’autorité de laquelle commence l’épisode avec le songe envoyé à Galafur– tient, d’après moi, de cette déesse; par ailleurs l’auteur a pu s’inspirer de l’*Âne d’Or* d’Apulée<sup>20</sup>, où il est question de dragons qui tirent les chars ailés de Cérès<sup>21</sup>, motif que l’auteur pouvait aussi connaître par les *Métamorphoses* d’Ovide. Cependant le modèle peut aussi être Médée, dont le char est tiré par des dragons ailés (*Ovide moralisé*, l. VII, v. 218-ss<sup>22</sup>) : si l’on suppose que *Perceforest* est un texte bourguignon, il n’est pas surprenant que l’auteur ait été attiré par Médée, liée à l’épisode de la Toison d’Or. Il semble bien que le modèle de Médée, qui n’est en rien dévalorisé au XVe siècle, soit présent ailleurs dans le roman : dans *Le Roman de Troie* de Benoît de Sainte-Maure, Médée donne à Jason un anneau qui le préserve des enchantements<sup>23</sup>, comparable à celui qui a été donné par la Reine Fée à son fils Gadifer, père de Galafur, dans *Perceforest*. Et

---

<sup>17</sup> *Li dragons estoit venus senefier la mort le roi (...) por la senefiance dou mostre dou dragon qui pendoit en l’air* (p. 175).

<sup>18</sup> Ed. E. Baumgartner, dans *La geste du roi Arthur*, Paris, UGE, 10/18, 1993, v. 2417-ss.

<sup>19</sup> Sur ce point, voir C. Ferlampin-Acher, *Merveilles et topique merveilleuse dans les romans médiévaux*, Paris, Champion, 2003, p. 171-ss.

<sup>20</sup> Voir mon article « « Zéphir dans *Perceforest* : des flamerolles, des ailes et un nom », à paraître dans *Entremondes, actes du colloque d’Arras, 23-23 novembre 2007*, textes réunis par M. White-Le Goff et K. Ueltschi, où j’é mets l’hypothèse que l’auteur de *Perceforest* a travaillé à partir du modèle d’Amour et Psyché et que Sara est en fait Cérès.

<sup>21</sup> Trad. P. Grimal, Paris, Gallimard, 1975, p. 137.

<sup>22</sup> *Ovide moralisé*, publié d’après tous les manuscrits connus par C. De Boer (avec la collaboration de M. G. De Boer et J. Th. M. Van’t Sant pour les tomes 3 et 4), Amsterdam, J. Müller, puis N. V. Noord-Hollandsche Uitgevers-Maatschappij, 5 vols., 1915-1938, reprint à Wiesbaden, 5 vols., 1966-1968.

<sup>23</sup> Ed. E. Baumgartner et F. Vielliard, Paris, Le Livre de Poche, 1998, v. 1677-ss.

puisque l'auteur en était à raconter une histoire de dragons, il n'était pas incohérent de laisser paraître à l'horizon le modèle de Thésée, le tueur de dragons, d'autant que les dents enterrées du dragon dont naîtront des guerriers qui se combattront dans l'histoire de Médée était tout à fait compatible avec l'histoire arthurienne des deux dragons enterrés et annonçant une lutte à mort. On notera que les deux dragons sont tenus par la demoiselle en laisse avec des chaînes : la disparition du char de Médée ou Cérés s'explique certainement par la prégnance du modèle hagiographique de la sainte tenant un dragon en laisse, comme Marthe.

Dans *Perceforest* l'auteur travaille sur le mode syncrétique. Les dragons volants contribuent à revaloriser les dragons de la tour sous la forme de dragons emblématiques, volant au vent, de dragons hagiographiques, tenus en laisse, et de dragons antiques, connotant le caractère surnaturel de la femme.

Un autre élément original appelle un commentaire : les épisodes des livres IV et V mettant en scène les dragons donnent un rôle important à une tête prophétique très énigmatique. Certes on peut trouver des modèles mythologiques à ce motif, qu'il s'agisse des têtes coupées prophétiques des Celtes<sup>24</sup>, de la tête d'Orphée<sup>25</sup>, voire du Bafomet que les Templiers furent accusés d'adorer. Mais il me semble que l'intratextualité de *Perceforest*, plus que ces références, permet d'éclairer le rôle de la tête qui, par exemple, explique à Galafur dans le livre IV que son épée est celle qui blessera le roi Méhaigné (p. 1123).

Une tête dans le livre II annonce en effet à Lionnel qu'il tombera amoureux de Blanche. Elle apparaît dans un *espinoy* très épais : c'est la tête d'un vieil homme, avec une *barbe longue et noire et houchue et la cheveleure grande et mal pignie si qu'il n'apparoit de son viaire fors les yeulx et le nez et pou du front et des mascelles (...). Son corps ne pouoit percevoir, tant estoit dru l'espinoy* (p. 192)<sup>26</sup>. Lyonnel demande au *preudomme* s'il est entré dans l'*espinoy* pour faire sa prédiction : il répond que non, mais pour « *mon ame saulver* » (p. 193). Il s'agit en fait d'un *preudomme* (le terme est récurrent), un ermite, qui explique la nécessité de fuir les plaisirs citadins pour trouver *es forestz les aspretez et les duretez pour tenir les corps en humilité et obedience*. Cette créature repentante, dans un roman des temps préchrétiens où la macération et la pénitence n'occupent pas une grande place, rappelle

---

<sup>24</sup> Voir A. Reinach, « Le rite des têtes coupées chez les Celtes », dans *Revue de l'histoire des religions*, t. 67, 1913, p. 41-48 ; Cl. Sterck, « Des têtes coupées et le Graal », dans *Studia Celtica*, t. 20-21, 1985-1986, p. 1-42 et Jean-Claude Lozac'hmeur, « De la tête de Bran à l'hostie du Graal : pour une théorie des origines celtiques du mythe », dans *An Arthurian Tapestry. Essays in Memory of Lewis Thorpe*, Glasgow, 1981, p. 275-8. Mais on peut aussi y reconnaître la tête prophétique d'Orphée.

<sup>25</sup> Après que la tête d'Orphée eut été jetée dans les flots, elle chantait encore. Ensevelie dans l'île de Lesbos, elle rendit des oracles (Voir S. Reinach, « La mort d'Orphée », dans *Cultes, Mythes et Religions*, t. II, p. 87 et 103-104 et W. Deonna, *Orphée et l'oracle de la Tête coupée*, Paris, 1925).

<sup>26</sup> Ed. G. Roussineau, Genève, Droz, 1989.

Zéphir, l'ange déchu qui expie sur terre son fol orgueil. Cependant Zéphir est une préfiguration de Merlin<sup>27</sup>, tandis qu'une prolepse narrative annonce explicitement la généalogie simplement humaine du devin. L'auteur n'a pas hésité à démultiplier les figures arthuriennes en leur inventant des ancêtres à la fois sur les modes de l'analogie et de la généalogie. Aussi on ne peut exclure qu'à côté du Merlin qui descendra d'Estonné et du Merlin préfiguré par Zéphir apparaisse dans le roman un prophète hirsute, dans des broussailles, qui pourrait bien être Merlin Silvestre. Si l'on ne peut exclure le modèle biblique du Moïse du Buisson Ardent (auquel il est fait explicitement référence dans un autre contexte au sujet de la Beste Glatissant), la tête prophétique du livre II me paraît annoncer Merlin Silvestre. Le livre IV ensuite associe explicitement Zéphir et une tête prophétique, la *Teste Vermineuse*, accrochée dans le Franc Palais, à travers laquelle l'esprit facétieux s'exprime (p. 393). Plus loin, sous le nom de *Teste Hideuse*, elle rend un nouvel oracle et se manifeste au milieu d'un *fort espinoy* (l. IV, p. 1122-1126) avant que ne paraisse, sous le même nom, non une tête sans corps, mais un humain, laid certes, mais normalement constitué, ayant une *teste huree* dans l'épisode des dragons du livre V: *il percheut que ung homme merueilleux a regarder venoit devers lui car il avoit la teste grosse et huree, la face froncee, les yeulx rouges et la bouche tortue (...). Il lui sambla bien qu'il l'avoit autrefois veu et que c'estoit la teste qu'il avoit trouvee dans l'espinoy* (f. 5). C'est cet homme qui maîtrisera de la parole les deux dragons et les contraindra à entrer dans la fosse. Un fil logique se dégage : cette tête prophétique est bien une prémonition merlinienne, inspirée par le Merlin Silvestre. La tête prophétique de la mythologie est rationalisée, par l'intermédiaire de la démonologie contemporaine dans le cas de la *Teste Vermineuse*, animée par l'esprit Zéphir, puis par une transformation en homme monstrueux dans le cas de la *Teste Hurée*. Cependant le modèle le plus signifiant est Merlin : mais au lieu du Merlin qui explique à Vertigier la signification violente des deux dragons, nous avons une préfiguration du Merlin Silvestre, qui dompte les monstres et les contraint à dormir paisiblement, sans se battre, et qui, à la demande de Galafur, lui donne la *senefiance* des dragons, tout comme Merlin éclairera plus tard Vertigier, à cette différence près que la prédiction simplement interdit la construction d'un château sur les dragons, sans mentionner de rivalités violentes.

Ainsi la reprise des dragons déconstruit le modèle : les dragons sont apaisés ; Vertigier est mis à l'écart ; des modèles féminins hautement positifs sont introduits ; la Tête Hurée se

---

<sup>27</sup> Voir A. Berthelot, « Zéphir, épigone rétroactif de Merlin dans le Roman de *Perceforest* », dans *Le Moyen Français*, t. 38, 1996, p. 7-20 et M. Szkilnik, « Deux héritiers de Merlin au XIVe siècle : le *luiton* Zéphir et le nain Tronc », dans *Le Moyen Français*, t. 43, 1998, p. 77-97.

présente comme un double de Merlin (il maîtrise les dragons et donne leur *senefiance*), mais on est passé de l'enfant devin, *puer senex*, à un vieil ermite des bois, sans plus rien d'enfantin, un avatar de Merlin Silvestre. Si dans la tradition l'épisode des dragons est associé à Merlin, à sa naissance douteuse, qui annonce l'engendrement étrange d'Arthur, sous le signe de la faute, ici, il est lié à l'épée d'élection d'Arthur et à des monstres domptés. Le prix à payer pour cette relecture inverse : qu'on ne construise pas sur la fosse où sont enterrés les dragons, c'est-à-dire qu'il n'y ait pas fondation. En revanche, peu après et ailleurs, Galafur fait bâtir un nouveau château pour remplacer le Franc Palais détruit par les Romains : ce sera le château Galafort, que l'on retrouvera dans l'*Estoire del Saint Graal* (§674-ss)<sup>28</sup>. A la fin du livre V, après son mariage, Galafur fait construire un nouveau château qui, grâce à des interventions mystérieuses, qui rappellent les talents de Mélusine à venir, se bâtit en deux ans : ce sera le château d'Ygerne, qui s'appellera d'abord Galafur en l'honneur de son fondateur, puis Gallafort : ainsi se trouve inventée l'origine du Galefort de l'*Estoire del Saint Graal*. Selon l'*Estoire*, ce château est sur la rivière Hombre (§699,7), ce qui correspond à la localisation de l'épisode des dragons, comme nous le verrons plus loin. Par ailleurs, c'est là, sous la tour de la Merveille, qu'ont été enterrés les païens ayant refusé la conversion (§704) : l'auteur de *Perceforest* a senti le parallèle entre les païens inhumés et les dragons enterrés et l'a exploité en juxtaposant une annonce de l'épisode de la tour de Vertigier et une préfiguration de Galafort, ce qui était d'autant plus valable que ce château, par une prolepse de l'*Estoire* (§704), est associée aux temps arthuriens.

La reprise des dragons de la tour de Vertigier dans *Perceforest* témoigne donc d'une surcharge intertextuelle et symbolique qui peut certes dérouter le lecteur mais qui surtout témoigne de l'ampleur du projet et de la maîtrise de l'auteur. Cependant cette construction narrative n'est pas gratuite : un arrière-plan idéologique peut être dégagé.

## II. Le dragon, le marais et les Pays-Bas : du mythe à l'idéologie

L'histoire dans *Perceforest* est rythmée par des mouvements cycliques où se succèdent prospérité et ruine. Dans ce mouvement historique ample, les scènes de fondations sont récurrentes, parfois sous la forme d'une circumambulation, comme dans le cas de Royauville délimitée par le lion de Lyonnell<sup>29</sup>. Cependant il me semble que plus que le lion totémique de

---

<sup>28</sup> Ed. Jean-Paul Ponceau, Paris, Champion, 1997.

<sup>29</sup> L. II, éd. cit., §686. Le lion, délimitant de sa patte, reproduit des rites de circumambulation bien attestés (voir par ex. Cl. Lecouteux, *Démons et génies du terroir au Moyen Âge*, Paris, Imago, 1995, p. 108-ss. Le geste du lion dans *Perceforest* est comparé à celui du laboureur, ce qui coïncide au plus près avec le modèle rituel).

Lionnel l'animal associé aux fondations est le serpent/dragon, emblème d'Arthur. On peut mettre en effet en relation l'épisode de la Pucelle aux deux Dragons avec un autre épisode où fondation et serpents/dragons sont associés.

Dans livre V (f. 239ss), Galafur, épris de la Pucelle au deux Dragons, contemple au *miroer de la fontaine* l'objet de ses désirs, jusqu'à ce que deux serpents amoureux viennent troubler l'eau : *li serpent lui tolloit a veoir sa dame et toute sa joye*. Il finit par tomber dans l'eau<sup>30</sup>. Galafur, séduit par la beauté très charnelle de Capraise, est pris entre ce désir « terrien » et son amour, plus épuré, pour la Pucelle aux deux Dragons, qui lui est en définitive réservée. Les deux serpents sont les doubles des deux dragons: il faut les chasser, comme il faut enterrer les dragons. Mais si le dragon peut se convertir en créature de lumière, aérienne, emblème du futur Arthur, le serpent ne peut prétendre à cette valorisation. Le serpent est l'actualisation de la part mauvaise du dragon, ce qui est confirmé par un épisode de fondation, en relation avec des *coulevres* dans le livre VI.

Dans les livres IV et V est racontée l'aventure de Lisane et Margon, qui reprend le modèle de la gageure, tandis que le livre VI poursuit en racontant les origines de l'histoire et en particulier la fondation du château du lignage de Lisane<sup>31</sup>. Dans ce dernier livre de *Perceforest* (f. 79)<sup>32</sup>, deux chevaliers, Maroneus et Sorus (dont le nom suggère d'emblée une thématique saurienne), arrivent, près d'un marécage, au *chastel a la dame loial*. Ils sont reçus par la maîtresse des lieux, Lisane, qui leur raconte l'origine du château. Lizeus, un Troyen, est arrivé autrefois dans le pays, ravagé par trois coulevres qui ont tué le seigneur des lieux : *elles estoient tant fortes que quant elles voioient ung cheval, l'une d'elle lui couroit sus et le chaindoit entour les costez en telle maniere qu'elle le tronchonnoit parmy et luy crevoit le cœur ou ventre*. Lizeus se fait faire une cotte de cuir de cerf, s'attache autour du corps *quatre grans trenchans d'achier bien affillez a quatre fortes courroies* et tue les trois créatures. Il s'installe, a une fille, Lisane, dont l'aventure (qui reprend le motif de la « gageure ») est racontée au quatrième livre. Celle-ci fit ensuite un château, où elle souhaita que soit mise à l'épreuve l'instabilité du cœur des hommes. La dame actuelle est sa fille, dénommée elle aussi Lisane. Sorus et Maroneus repartent le lendemain, passe par la montagne aux coulevres, où

---

<sup>30</sup> Sur cet épisode, voir mon article «*Perceforest* et ses miroirs aux alouettes», dans *Miroirs et jeux de miroirs dans la littérature médiévale*, textes réunis par F. Pomel, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 191-214.

<sup>31</sup> Sur ces épisodes, voir mes articles « Le conte de la Rose de *Perceforest* et l'effet mise en prose », à paraître dans les actes du 3e congrès international de l'AIEMF, Gargano del Garda, 28-31 mai 2008, textes réunis par M. Colombo-Timelli, Brepols, Turnhout et « Lisane dans le livre VI de *Perceforest* : invention et enjeux intertextuels autour du conte de la Rose », à paraître dans les actes électroniques du 22<sup>e</sup> congrès international arthurien, Rennes, 15-20 juillet 2008.

un pilier commémore l'aventure et arrivent à un château près d'une rivière, appelé *le chastel aux quatre brans* en souvenir des quatre tranchants utilisé par Lizeus : ces armes ainsi que la peau des couleuvres sont exposées dans la salle. Le seigneur du château est Lizeus, le frère de Lisane. Une indication sur un cor à l'entrée explique qu'il faut en sonner pour que se déclenche une merveille : c'est ce que fait Sorus. Lizeus apparaît, abat Sorus, et la paix est conclue avec Maroneus : le duel est remis à plus tard. Sorus et Maroneus obtiennent de voir les quatre *brans* : *ils estoient clers et luisans comme se tantost eussent estez bien fourbis fors tant que la ou le sang des couleuvres les avoit attains ils estoient tant vermaulxs comme s'ilz fussent tantost ensanglentez*. Sur ces *brans* une inscription explique que seuls les chevaliers fidèles à l'amour peuvent passer en dessous. Lavine, la femme de Lizeus (le premier), jalouse d'une femme du pays, est à l'origine de cette épreuve, de telle sorte que *le chastel sera a merveilles auctorisé*. Sorus, incrédule, passe sous les *brans* : des gouttes de sang indélébiles coulent alors des *brans* et le souillent : il devra faire amende honorable auprès de sa dame. Le pays s'appelle le Val des vrais Amants. Ce récit invente certes une généalogie à la Lisane du Conte de la Rose des livres IV et V, mais surtout il associe les couleuvres, la fondation d'un château et une épreuve de fidélité. Se dégage alors dans *Perceforest* un réseau sémantique où les serpents/dragons sont associés à une fondation, interdite dans le cas de la préhistoire de Vertigier et de fait remise à plus tard, à l'aube du monde arthurien, effective mais devenue lieu d'épreuve dans le cas du Château de Brans. Dans tous les cas, le serpent/dragon de la fondation fait signe vers une faute d'ordre sexuelle (en accord avec la lecture chrétienne de ces créatures) : l'engendrement d'Arthur ou l'infidélité des hommes. L'auteur a combiné le dragon mythologique (à la fois créature chthonienne, et donc logiquement associée à des fondations, et *genius loci* qu'il faut éradiquer ou du moins enfermer, neutraliser, pour s'emparer de l'espace) et le serpent de la culpabilité chrétienne, tous deux désignés couramment en ancien français par le terme *serpent*. Les deux dragons enterrés sous la tour, éclairés par cette conjointure, font dès lors signe vers la faute qui plus tard sanctionnera la naissance d'Arthur : mais l'auteur a choisi de ne pas associer directement l'épisode annonçant Vertigier et la faute, mais de déporter celle-ci vers d'autres épisodes. A nouveau transparaît la volonté de l'auteur d'épurer l'épisode de fondation du monde arthurien, celui des dragons sous la tour.

---

<sup>32</sup> Les références sont celles du manuscrit Arsenal fr. 34943.

Cependant l'épisode breton est délocalisé et réinvesti dans une géographie réaliste, comme souvent dans *Perceforest*<sup>33</sup>. Le dragon est couramment associé à des fondations en zones boueuses, comme nous le rappellent saint Marcel et la boueuse Lutèce (dont le nom pouvait être lu au Moyen Âge comme dérivant du latin *lutum*). Chez Goeffroy de Monmouth, l'histoire de la tour de Vertiger renvoie aussi à un lieu où terre et eau se mêlent et la neutralisation des dragons passe par l'assèchement de l'espace. C'est peut-être ce point qui a favorisé l'intégration de l'épisode au projet de *Perceforest*. L'auteur cherche en effet à déplacer la *translatio imperii* de la Grande-Bretagne vers les terres bourguignonnes du Nord<sup>34</sup>, à la faveur en particulier de jeux onomastiques, dans lesquels Zéphir le *luiton*, amateur de boue (*lutum/luiton*), et *Brane* (Braine-le-Comte, dans le nom médiéval duquel s'entend le *bran*, la boue) jouent un rôle important. *Perceforest* raconte la civilisation d'une région boueuse, entre terre, rivière et mer, ce qui ne pouvait que parler à un lecteur bourguignon. L'assèchement lié à la tour de Vertigier a pu sembler fondateur à l'auteur, non seulement parce que c'est un épisode clef de la geste arthurienne, mais aussi parce qu'il correspondait à une problématique locale essentielle, au service d'une glorification implicite de Philippe le Bon. On comprend dès lors pourquoi au début du livre V l'épisode commence par le bain de boue que son cheval fait subir à Galafur.

Le passage du mythe au local et à l'idéologique me semble confirmé par une variante toponymique. Galafur poursuivant les dragons arrive dans *ung merveilleux palus* près d'une montagne et d'une rivière *qui fut depuis apellee Sombre* (l. V, f. 2v). J'ai souvent pu constater que les indications de l'auteur concernant l'actualité de l'écriture sont des clefs pour comprendre l'*inventio*<sup>35</sup> : d'où l'importance de cette indication *Sombre*. Or il me semble que *Perceforest* hésite entre *Sombre* et *Hombre*. Dans le livre IV (p. 933), il est question d'une rivière Sombre, où se joue une aventure qui annonce le Pont de l'Épée de Chrétien de Troyes<sup>36</sup>. Même si le terme *sombre* en ce sens est assez nouveau à l'époque de *Perceforest*, ce nom peut s'expliquer par le fait que l'eau, dans l'épisode du Pont de l'Épée de Chrétien, est

---

<sup>33</sup> Voir mes articles «La géographie et les progrès de la civilisation dans *Perceforest*», dans *Provinces, régions, terroirs au Moyen Âge, de la réalité à l'imaginaire*, Actes du Colloque International des Rencontres Européennes de Strasbourg, 19-21 septembre 1991, éd. B. Guidot, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1993, p. 275-290 et «*Perceforest*, entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne*: élargissement à l'Est et *translatio imperii*», dans *Vérité poétique, vérité politique. Mythe, modèles et idéologies poétiques au Moyen Âge*, textes réunis par J. C. Cassard, E. Gaucher, J. Kerhervé, actes du colloque du Brest 22-24 septembre 2005, Brest, CRBC, 2007, p. 147-164.

<sup>34</sup> Voir mon article cité note 32 : «*Perceforest* entre *Pays-Bas* et *Haute Bretagne* ».

<sup>35</sup> Voir mon article «*Mélusine* et *Perceforest* : la fée rédimée », à paraître dans les Actes du Colloque «*Autour de Mélusine* », Poitiers, 13-15 juin 2008.

<sup>36</sup> Voir mon article «*Perceforest* et Chrétien de Troyes», dans *De sens rassis. Essays in Honor Rupert T. Pickens*, éd. K. Busby, B. Guidot et L. E. Whalen, Amsterdam New York, Rodopi, 2005, p. 209-217.

noire (v. 3010<sup>37</sup>). Dans ce même livre IV l’Hombre (p. 858 *une riviere qui depuis fut nommee Hombre*) renvoie dans tous les manuscrits à l’Humber, bien connu du monde arthurien<sup>38</sup>. Plus loin cependant (p. 867), une rivière traverse la Cornouaille: le manuscrit A la nomme *Hombre* (BnF. fr. 348), tandis que le manuscrit de l’Arsenal, la copie de David Aubert, propose *Sombre*. Le passage d’Hombre à Sombre aurait pu être facilité par la graphie possible Ombre pour Hombre/Humber, l’imagination passant par ailleurs facilement de l’ombre au sombre<sup>39</sup>. Cependant G. Roussineau (l. IV, note p. 1186 à la page 867), se fondant sur l’occurrence de la p. 858, corrige *Hombre* en *Sombre*. Je pense aussi que *Sombre*, *lectio difficilior*, est la bonne leçon et qu’elle a été lue *Hombre*, par certains copistes, arthuriens cultivés. Et la toponymie n’étant jamais neutre dans ce roman, j’é mets l’hypothèse que *Sombre* est à mettre en relation avec la rivière Sambre, qui coule en terre bourguignonne et qui, comme la rivière de l’épisode de l’enfouissement des deux dragons, coule dans une zone de marécages. La toponymie, alors même que la scène se passe en Grande-Bretagne, permet un glissement vers les territoires bourguignons, orienté par une *translatio* originale, supposée glorifier le monde bourguignon à la suite d’Arthur<sup>40</sup>. Le décor, les marais, la hauteur proche à partir de laquelle Galafur regarde l’enterrement des dragons, pourraient évoquer Namur, citée achetée par Philippe le Bon en 1429. Certes il ne faudrait pas faire de *Perceforest* un roman à clef mais le lecteur bourguignon pouvait peut-être reconnaître dans ce lieu où une *fosse* fut creusée pour les dragons, près d’une hauteur, d’une rivière appelée *Sombre* et d’un marécage le site de Namur. La fosse où sont enterrés les dragons n’a-t-elle pas été inspirée à l’auteur par la cité de *Fosses*, à une vingtaine de kilomètres de Namur, prospère au Moyen Âge ? On notera que Saint Landelain qui donne son nom à l’abbaye de Crespin mentionnée comme lieu fondateur dans le livre I (§85<sup>41</sup>) n’est autre que le brigand Morosus qui détroussait les passants sur un gué de la Sambre.

Ainsi les marécages des « Pays-bas » de Philippe le Bon, rapprochés de ceux de la Tour de Vertigier, ont permis le transfert du mythe arthurien en terre bourguignonne. On comprend dès lors pourquoi la Pucelle aux deux Dragons tient de Médée. On a pu s’étonner de voir un personnage aussi positif que la future épouse de Galafur prendre modèle sur la

<sup>37</sup> *Le Chevalier de la Charrette*, éd. M. Roques, Paris, Champion, 1981.

<sup>38</sup> Voir C.E. Pickford, « The river Humber in French Arthurian Romances », dans *The Legend of Arthur in the Middle Ages, Studies presented to A. H. Diverres by colleagues, pupils and friends*, éd. B. Grout, R. A. Lodge, C.E. Pickford et E. K. Varty, Woodbridge, Suffolk, Boydell and Brewer, 1983, p. 149-159.

<sup>39</sup> Voir le *Roman de Guiron* BnF. Fr. 350, f. 6v, où *desus la riviere de l’Ombre* arrive une blanche nef, ce qui, peut-être évoque au lecteur un contraste esthétique.

<sup>40</sup> L’épisode de Lizeus et des couleuvres du livre VI, que je mets plus haut en parallèle avec celui de l’enfouissement des dragons me semble pouvoir être rapprocher de la Lys (voir mon art. cit. note 13).

<sup>41</sup> Ed. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 2007.

magicienne antique : c'est oublier qu'au XIV<sup>e</sup> siècle Jason l'infidèle est dévalorisé au profit de la belle abandonnée et que Médée, chez Philippe Bouton par exemple, devient un symbole de la foi chrétienne<sup>42</sup>. Par ailleurs, de même que la Pucelle aux deux Dragons tient de Médée, Galafur est un double de Jason : comme lui il est pris entre deux femmes, Capraise et sa future épouse. Cependant Galafur est un Jason amendé : malgré ses amours illusoires avec Capraise, il épousera la Pucelle aux deux Dragons et c'est peut-être parce qu'il n'est pas Jason qu'il ne conquerra pas la Beste Glatissant, dont le dos a l'éclat de la Toison d'Or. On peut d'ailleurs considérer que les traits de Médée ont été répartis sur deux figures féminines : Capraise la magicienne ; la Pucelle, qui circule dans les airs avec ses dragons. A la fin du Moyen Âge Jason est l'occasion d'une réhabilitation (qui n'annule cependant pas toutes les lectures négatives du personnage), ce qui lui permet de devenir un modèle à la cour de Bourgogne<sup>43</sup> : Galafur, double lumineux de Jason, témoigne du potentiel positif de la figure.

Cette adaptation du mythe fondateur arthurien au marais bourguignon s'accompagne d'un autre jeu. En effet, comme je l'ai montré ailleurs, *Perceforest* se réapproprie l'histoire de Mélusine et en détourne le potentiel négatif<sup>44</sup>. Mélusine et la Pucelle aux deux Dragons sont plus ou moins « fées » ; toutes deux sont associées à des fondations dynastiques, à la figure du dragon, à des marais (poitevin pour Mélusine), et à une histoire où se pose le problème de la fidélité, mais la future épouse de Galafur réussit là où Mélusine échoue : elle fonde une dynastie ; elle n'est pas monstrueuse. L'auteur de *Perceforest* détourne le potentiel négatif des dragons, qu'il s'agisse du dragon arthurien de Vertigier, du dragon associé à la naissance douteuse d'Alexandre le Grand dans la tradition médiévale, ou de Mélusine. Les dragons de la tour de Vertigier sont annoncés sans que soit fait allusion aux origines d'Arthur ; jamais n'est évoquée l'étrange conception d'Alexandre le Grand, figure fondatrice dans le roman, puisque c'est lui qui conquiert l'Angleterre et que la Pucelle aux deux Dragons, qui se fait d'ailleurs appelée Alexandre, descend de lui. Si les aventures de Galafur et de la Pucelle réactivent le souvenir des dragons d'Arthur, d'Alexandre et de Mélusine, le potentiel négatif s'annule devant la vision de la demoiselle, tenant en laisse les monstres, comme sainte Marguerite ou sainte Marthe.

---

<sup>42</sup> Voir Jacques Lemaire, « L'ordre de la Toison d'Or dans les manuscrits bourguignons : aspects codicologiques », dans *Le banquet du faisan*, textes réunis par M. T. Caron et D. Clauzel, Arras, Artois Presses Université, 1997, p. 124 et D. Quéruel, « Le personnage de Jason : de la mythologie au roman », dans le même volume, p. 146-ss. Sur le mythe de Médée en général, voir A. Moreau, *Le mythe de Jason et Médée. Le Vanu-pieds et la sorcière*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

<sup>43</sup> Voir D. Quéruel, art. cit., p. 152-ss.

L'épisode des dragons enterrés dans *Perceforest* invente donc un passé au motif arthurien de la tour de Vertigier, neutralise son potentiel négatif et le transfère en terre wallonne, peut-être près de la Sambre, dans le cadre d'une *translatio* qui mène à une Bourgogne plus rêvée que politique. C'est toute une géographie du marais qui se dessine, à partir d'un élément mythique qui se trouvait considérablement étouffé dans le *Merlin* de Robert de Boron et que notre auteur réinvestit<sup>45</sup>. Quoi qu'il en soit on reconnaît à l'œuvre la « saturation symbolique », « l'horreur du vide », dont parle Huizinga<sup>46</sup> (p. 156): dans cet épisode, on a pu croiser Médée et Jason, Cérès, Mélusine, Merlin, Alexandre, la Sambre, Merlin Silvestre... Les risques de surinterprétation sont grands, mais les réseaux de sens qui se créent me semblent confirmer, d'une étude à l'autre, l'hypothèse d'un *Perceforest* bourguignon.

---

<sup>44</sup> Voir « Mélusine et *Perceforest* : la fée rédimée », dans les Actes du Colloque « Autour de Mélusine », Poitiers, 13-15 juin 2008.

<sup>45</sup> Le roman de *Perceforest* restera obsédé par les marécages jusqu'au dénouement des aventures: à la fin du livre VI le Chevalier à la Fumée dira encore (f. 274v) : « Saillons hors de ces marecages, ce ne sont point habitations de chevaliers aventureuz. Si nous retrairons vers les lieux delitables comme fontaines, rivières champagnes et haultes foretz car icy ne trouverons personne d'honneur ».

<sup>46</sup> *L'automne du Moyen Âge*, trad. franç., Paris, Payot, 1989, p. 156 et p. 264.